

les peut vaincre. Plus on en massacre, plus leur nombre s'accroît. Vous semble-t-il que ce soit un phénomène insignifiant et sans portée? Non, c'est l'effet de la puissance de Dieu, ce sont les preuves de son avènement. Et quel homme savait ce qu'était Dieu, avant que Dieu vînt nous l'apprendre lui-même? Vos philosophes, que vous ont-ils appris? Ils divinisait le feu, l'eau, toutes les substances créées. Admettez leurs systèmes et chaque créature, l'une après l'autre, sera Dieu. Erreurs monstrueuses, impostures de charlatans! Nul mortel n'a vu Dieu, donc nul mortel n'a pu le connaître. Dieu s'est manifesté lui-même; il se manifeste encore par la foi, et c'est à la foi seule qu'est accordé le privilège de le connaître. Ce grand Dieu, le maître et le créateur de toutes choses, lui qui a tout fait et tout disposé dans l'harmonie de l'ordre, il n'a pas seulement prévenu les hommes par son amour, mais il les a prévenus par une patience infatigable. Toujours il fut ce qu'il est; ce qu'il sera : doux, miséricordieux, fidèle dans ses promesses, inaccessible à la colère, le seul vraiment bon. De toute éternité, il a conçu un dessein aussi grand qu'ineffable, et l'a communiqué à son Fils. Tant qu'il a tenu caché sous un voile mystérieux ce conseil de sa sagesse, il semblait négliger les hommes et n'en prendre aucun soin. Mais quand il eut fait éclater, par l'organe de son Fils bien-aimé, cet inénarrable mystère, préparé dès le commencement du monde, tout nous fut donné à la fois : nous pûmes le voir et jouir de ses bienfaits. Qui de nous pouvait compter sur tant d'amour? Que si, jusqu'à ces derniers temps, il nous abandonnait aux caprices des passions, de la volupté et des convoitises, ce n'est pas qu'il se complût dans nos crimes, mais il les tolérait. Il n'approuvait pas le règne de l'iniquité, mais il préparait les cœurs à l'avènement de la justice. Il voulait nous convaincre avec le temps de notre im-

puissance absolue, et du besoin que nous avions de son secours, pour entrer dans ce royaume de Dieu qui est en nous, et dont l'accès ne nous est cependant ouvert que par la bonté de Dieu. Mais quand notre perversité fut arrivée au comble, quand la mesure de nos crimes surabonda et que la mort restait comme la seule perspective de l'humanité, alors Dieu lui-même voulut se charger du fardeau de nos offenses. Il a fait de son propre Fils le prix de notre rançon, substituant le Saint, le Juste, l'Innocent, l'Incorruptible, l'Immortel aux hommes pécheurs, injustes, criminels, corrompus et voués à la mort. Il fallait en effet sa sainteté pour couvrir nos crimes. Quel autre que le Fils de Dieu pouvait nous justifier? O doux échange! impénétrable mystère! O bienfait qui surpasse toute espérance! L'iniquité de tous est ensevelie dans la justice d'un seul! La justice d'un seul justifie tous les autres. Dans le passé, il nous avait convaincus de notre impuissance pour nous élever à la vie. Mais maintenant qu'il nous a manifesté le Rédempteur en qui les désespérés mêmes trouvent leur salut, il veut que nous ayons foi en sa bonté; il veut que nous le considérons comme un père, un maître, un conseiller, un médecin; il veut être notre esprit, notre lumière, notre honneur, notre gloire et notre vie.

« Si donc vous vous sentez épris, ô Diognète, des charmes de cette foi, et si vous l'embrassez, vous connaîtrez d'abord le Père, et l'amour infini qu'il a pour nous. C'est pour les hommes qu'il a créé le monde; il leur en a donné le sceptre; il les a doués de raison et d'intelligence. A l'homme seul il a permis de regarder le ciel; il l'a formé à son image; il lui a envoyé son Fils unique, il lui promet son royaume! Quelle joie, quand vous aurez appris à le connaître! Comme vous aimerez celui qui vous a prévenu par tant d'a-

mour ! A mesure que vous avancerez dans sa connaissance, vous lui ressemblerez par la douceur. Quoi ! dites-vous, un homme ressembler à Dieu ! Ne vous étonnez pas de ce langage : l'homme le peut, puisque Dieu le veut. Commander aux autres, s'élever dans le monde, étaler le faste de l'opulence, écraser le faible sous son pouvoir, tout cela ne constitue pas le bonheur de l'homme : nul ne saurait par là imiter Dieu, car aucun de ces traits n'exprime le véritable caractère de la majesté divine. Mais aider le prochain à porter son fardeau ; profiter de son élévation pour répandre des bienfaits sur ses inférieurs ; regarder les richesses comme des dons que la Providence fait passer par nos mains, pour les répandre sur les indigents, c'est devenir comme le dieu de ceux qui souffrent, c'est véritablement imiter Dieu. Alors, de cette terre où nous vivons, vous verrez Dieu dans le ciel tenir les rênes du monde et le gouverner comme un empire ; alors vous serez initié au langage des mystères divins ; vous aimerez ces héros qui affrontent tous les supplices plutôt que de renier leur Dieu ; en apprenant à vivre dans le ciel, vous abjurez les erreurs et les impostures de ce monde, et vous mépriserez ce qu'on appelle la mort. La seule mort que vous commencerez à craindre est celle qui attend les pécheurs dans les flammes éternelles. Heureux celui qui meurt pour la justice sur les bûchers de la persécution, voilà ce que vous direz quand vous connaîtrez les feux de l'enfer ! Telle est l'expression véritable de notre foi ; c'est le langage même de la raison.

« Disciple des Apôtres, j'enseigne à mon tour les gentils. La parole de vérité que j'ai reçue, je la transmets à ceux qui s'en montrent dignes. Le Verbe a été envoyé ici-bas pour qu'il fût connu des hommes. Rejeté par son peuple, il a été prêché par les Apôtres ; les nations ont cru en lui. Il était dès le commencement ;

il a paru en ce temps ; toujours ancien, toujours nouveau, parce qu'il naît chaque jour dans le cœur des justes. Il est aujourd'hui ce qu'il n'a jamais cessé d'être : le Fils de Dieu. Par lui, l'Église se dilate ; sa grâce reçoit dans les saints de nouveaux accroissements, éclairant les esprits, dévoilant les mystères, illuminant les âges, heureuse du progrès des âmes, prompte à se communiquer à ceux qui la cherchent avec une curiosité respectueuse, et sans prétendre franchir les bornes posées par nos pères dans la foi. La loi de crainte est abolie ; la grâce prédite par les prophètes est manifestée ; la foi des Évangiles est affermie, la tradition des Apôtres maintenue et l'Église triomphe ! Cette grâce qui vous parle, ne la repoussez point par un criminel refus. » (Epist. ad Diognet.)

IX.

MARTYRE DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL.

Lorsqu'un meurtre a été commis et que la victime est là gisant sur la voie publique, baignée dans son sang, la justice des hommes informe, et pour découvrir le meurtrier, elle a une maxime dont elle use : *Is fecit cui prodest*. Celui-là l'a fait à qui cela sert.

A la vue de Pierre attaché à la croix et mourant au Janicule, et de Paul décapité sur la voie d'Ostie, informons à notre tour et cherchons les meurtriers de ces deux grands capitaines que le Seigneur avait choisis et placés à la tête de ses armées. Après enquête, nous pouvons nommer surtout trois auteurs de ces meurtres cruels : le vice, la superstition, la politique.

1. Le Vice.

Le vice avait intérêt à tuer Pierre et Paul, parce qu'il est dans sa nature de hair la lumière : Or, Pierre et Paul étaient à Rome des flambeaux éclatants dont les vives lueurs pénétraient jusque dans les profondeurs de la corruption romaine et en montraient à tous les yeux les horreurs.

Ces Apôtres savaient bien ce que leur divin Maître avait enseigné à Nicodème, quand il lui disait : « Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. Qui croit en lui n'est pas jugé ; mais qui n'y croit point est déjà jugé, parce qu'il ne croit point au nom du Fils unique de Dieu. Or, voici le jugement : La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car quiconque fait le mal hait la lumière, et ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient accusées. Mais celui qui accomplit la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu. » (Jean III, 14-21.)

Jésus, Lumière du monde, flétrissait et condamnait le vice par ses paroles, apparaissant lui-même au milieu des Juifs corrompus, dans son infinie sainteté : il fut mis à mort, crucifié, jeté au sépulcre, afin que l'on ne rencontrât plus à Jérusalem, ni ailleurs, cet homme dont la seule vue faisait trembler les pécheurs obsti-

nés : de même, Pierre et Paul, images fidèles de leur divin Maître, passaient et repassaient au milieu du monde romain, esclave de la luxure, et à ces foules païennes avides de voluptés, ils criaient le *Sursum corda* chrétien. Des femmes de tout rang se convertissaient, jusque dans le palais de Néron ; les victimes du vice étaient arrachées à leurs corrupteurs et rendues à la vertu, à la pudeur aimée jusqu'à la folie du martyre. C'en était trop ! Arrière ces hommes qui troublent nos plaisirs et nous prêchent ces vertus inconnues, impossibles à nos Vestales elles-mêmes ! Qu'ils soient crucifiés, mis à mort, qu'ils disparaissent ! C'est ainsi que le vice prononça pour sa part l'arrêt de mort contre nos Apôtres.

Nous avons vu, en effet, que les Apôtres Pierre et Paul par leurs exemples et la prédication de la doctrine de Jésus-Christ attirèrent à ce divin Sauveur non seulement le peuple, mais aussi l'élite de la société romaine, ainsi que le prouvent jusqu'à l'évidence les millions de martyrs qui préférèrent la mort à l'apostasie, et moururent comme la jeune Agnès, en disant : *Amo Christum* : J'aime le Christ.

2. La Superstition.

La superstition, qui est, d'après saint Thomas d'Aquin, un vice opposé à la religion, rendant le culte divin à qui, ou comment, on ne doit pas le rendre, avait comme la volupté, intérêt à voir mourir l'Apôtre Pierre.

« Un déluge de superstition, de luxure et de cruauté menace de plus en plus de corrompre toute la terre, sous le nom d'idolâtrie... » Ainsi parlait un grave historien, en dépeignant l'état de la société à l'époque où Jésus-Christ allait paraître, et il ajoutait : « On ne niera pas

Dieu ; on le multipliera. Un Dieu suprême qui produit tout par sa parole : voilà ce qu'on retrouve partout, mais tout cela enveloppé, avec le temps, d'une infinité d'emblèmes, de symboles, de figures, dont les savants seuls avaient la clef, et qui devenaient pour le vulgaire autant de divinités différentes. Puis au lieu de reproduire dans leur originelle simplicité, les vérités primitives, les savants eux-mêmes les altéraient par leurs explications. Dieu seul est, disaient-ils ; Dieu seul a tout produit ; mais d'où ? De sa propre substance, ajoutèrent-ils. Par là tout était Dieu ; on pouvait tout adorer. Voilà ce qui se retrouve encore aujourd'hui dans les védas des Indes et les hiéroglyphes d'Égypte. Le paganisme raisonné de la Grèce et de Rome ne paraît qu'une importation de celui de l'Égypte et de l'Inde. On sent, combien dans un pareil système, la corruption héréditaire de l'homme était à son aise ; elle s'y voyait divinisée. On sent combien la puissance ennemie dut favoriser tout cela : au fond, c'était son ouvrage et son empire. Aussi n'y aura-t-il rien dans la nature où la superstition ne vienne égarer le sentiment religieux. Contemplez-vous le soleil, la lune, les étoiles, le mathématicien, l'astrologue est là qui, au lieu de vous y faire admirer les merveilles du Créateur, vous offre d'y lire votre destin. Contemplez-vous les oiseaux du ciel, bénissant à leur manière le Dieu qui les a faits, l'augure est là qui, à leur vol et à leur ramage, vous annonce que l'entreprise concertée avec tant de sagesse et d'où vous attendiez votre bonheur, est une œuvre néfaste et qu'il faut l'abandonner. Avez-vous tué un bœuf pour nourrir votre famille, l'aruspice est là pour en fouiller les entrailles et vous dire que vous avez encouru la colère du ciel, que vous êtes menacé du plus grand des malheurs si vous ne suivez ses conseils. Et ces devins ne seront pas de petites gens. Les faiseurs

d'horoscopes sont les sages, les astronomes de la Chaldée ; les interprètes des oiseaux, les scrutateurs des entrailles, sont des sénateurs, des consuls romains. Les rois, les cités, les légistateurs de la Grèce consulteront la vapeur qui s'élève du trou de Delphes. Un philosophe-empeur, Julien, avec les philosophes dont il est entouré, non seulement exaltera l'astrologie, la science des augures et des aruspices, l'infaillibilité des Oracles, mais ajoutera l'étude et la pratique de la magie. Que deviendra la raison humaine sous cet amas de superstitions philosophiques et politiques ? » (Rohrbacher, Liv. VII, 441.)

Et la pudeur, qu'était-elle devenue au milieu de toutes les erreurs qui divinisaient le vice honteux ? Elle s'était exilée, laissant à Vénus de faciles triomphes et un empire absolu.

Or, Pierre combattait en même temps l'erreur et le vice, avec une force invincible. C'est pourquoi il soulevait contre lui tous les tenants de la superstition idolâtrique et tous les esclaves de la volupté, troupe sanguinaire qui demandait sa mort.

Peut-on parler de superstition et de luxure, sans évoquer le souvenir de Simon le Mage ?

Il vivait encore, donc nous devons le retrouver sur les pas de saint Pierre.

En effet, les *Constitutions apostoliques* rapportent un combat terrible, on peut dire d'homme à homme, qui eut lieu entre saint Pierre et Simon le Mage, en plein amphithéâtre de Rome. « Voici comment saint Pierre le raconte lui-même, écrit l'abbé Darras, dans une conversation recueillie par l'auteur des *Constitutions apostoliques* : « J'avais rencontré Simon à Césarée, et dans une conférence publique, je l'avais forcé à s'avouer vaincu : il quitta l'Orient et partit pour l'Italie. A son arrivée à Rome, il commença sa lutte contre l'Église,

ébranlant la foi d'un grand nombre de frères, et séduisant les païens par son art magique. Un jour il convoqua pour midi la foule dans l'amphithéâtre, et m'y fit entraîner moi-même, promettant de s'envoler dans les airs. Tous les regards étaient fixés sur lui. Moi, je priais dans le secret de mon cœur. Déjà soutenu par les démons, il s'élevait dans les airs : Je monte au ciel, disait-il, et je ferai pleuvoir sur vous les bénédictions ! — La multitude éclatait en applaudissements unanimes, et le saluait comme une divinité. Cependant, le cœur et les mains levés au ciel, je suppliais Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur d'abattre l'orgueil de cet imposteur, de briser la puissance des démons qui séduisaient les hommes pour les entraîner à la mort, de faire précipiter cet impie dans une chute ignominieuse et de lui rompre les membres, mais en lui conservant la vie. Je m'écriai donc en regardant Simon : Si je suis réellement l'homme de Dieu, le véritable Apôtre de Jésus-Christ, le docteur de la piété sincère, et non un imposteur tel que toi, misérable Simon, j'ordonne aux puissances du mal, complices de ton impiété, qui te soutiennent dans ton vol, de t'abandonner à l'instant. Tombe de ces hauteurs et viens entendre les railleries de la multitude séduite par tes prestiges ! — A peine j'avais parlé, que Simon, délaissé par les démons tombait avec fracas dans l'amphithéâtre. Il avait une cuisse fracturée et les doigts des pieds désarticulés. Le Dieu que Pierre annonce est le seul Dieu véritable ! disait-on dans la foule. Dès lors un grand nombre d'hommes abjurèrent les erreurs de Simon. D'autres pourtant, véritables fils de perdition, persévérèrent dans cette secte funeste. »

Notre historien ajoute : « Telle est aussi, croyons-nous, la vérité complète sur la tentative solennelle d'ascension, essayée à Rome par Simon le magicien. Nous

disons la tentative solennelle, car elle ne fut pas la seule, et il est certain qu'en d'autres occasions et dans des séances particulières le Mage de Samarie réussit plus d'une fois à faire croire qu'il avait la puissance de se soutenir dans les airs.

« On le vit, dit Anastase le Sinaïte, faire marcher des statues, se précipiter dans les flammes sans en être atteint ; se métamorphoser et prendre la figure d'animaux divers ; faire apparaître dans les festins des fantômes et des spectres ; faire mouvoir les meubles d'un appartement, par des esprits invisibles. Il disait qu'il était escorté par une multitude d'ombres auxquelles il donnait le nom d'âmes des morts. Enfin il s'envolait dans les airs et un jour Néron l'ayant fait appeler, il disparut soudain laissant un fantôme à sa place. » (Anast. Liv. IX. xx...)

Suétone raconte en ces termes la chute de Simon dans le cirque romain : « Un an après son avènement, Néron fit construire près du champ de Mars un amphithéâtre en bois. Il y donna d'abord un combat de gladiateurs, où il ne laissa périr personne, pas même les criminels ; puis une naumachie, où des baleines se jouaient dans un immense bassin d'eau de mer ; enfin des jeux pyrrhiques. Là on vit un Icare prendre son essor, mais il vint retomber à côté de la loge impériale, qu'il couvrit de son sang. » (Suéton, Ner. cap. xii.)

Quant à la mort de Simon le Mage, nous la connaissons par les *Philosophumena*.

Cet imposteur mourut dans un dernier combat avec saint Pierre, et voici de quelle manière.

Comme il ne s'était jamais bien guéri des suites de sa chute au cirque romain, il était obligé de s'asseoir, quand il parlait au peuple ; car il continuait de combattre le christianisme par ses impostures et ses prestiges diaboliques. Saint Pierre ne manquait jamais de

le confondre, quand il le rencontrait. La dernière fois qu'il le vit, ce fut dans la campagne romaine. « Le Magicien était assis sous un platane, enseignant la foule. Pressé par les arguments de l'Apôtre et réduit au silence, le Mage, après avoir tergiversé longtemps, prit le parti d'annoncer qu'il allait se faire enterrer vivant, et qu'on le verrait ressusciter le troisième jour. Il ordonna donc à ses disciples de creuser une fosse, et de l'envelopper d'un suaire. On le déposa dans cette tombe; mais il y est resté jusqu'à ce jour, car Simon n'était point le Christ. » (Philosoph. liv. VI. § 20.)

Évidemment, les Francs-Maçons peuvent réclamer le Magicien de Samarie pour un de leurs ancêtres, prophète du Rit magique de Misraïm, associé de Satan et compagne, pour la destruction du Christianisme.

Nos sectaires modernes sont bien petits auprès de ce samaritain, comme hommes; mais les démons qui les aident sont toujours les mêmes. Chose étrange! Nous retrouvons après dix-neuf siècles, Pierre luttant encore avec les fils de Simon le Magicien, que leurs chutes ne corrigent jamais.

Est-il étonnant, nous le demandons, que saint Pierre ait été l'objet de la haine de tous les tenants de la superstition, après les humiliations qu'il lui infligeait en pleine ville de Rome, sous les yeux de la foule, devant Néron lui-même, qui cultivait avec rage la magie, espérant s'en servir pour commander aux dieux eux-mêmes? L'homme qui contrariait jusque-là le tout puissant Empereur devait mourir pour expier son audace, et il mourra.

3. La Politique.

Il mourra, et la politique ne sera pas non plus étrangère au martyre de Pierre et de Paul.

La politique est la science de gouverner les peuples par des lois justes. Elle devient un art aux mains des chefs qui prennent leur propre volonté pour guide et non la justice; car dès lors ils foulent aux pieds les principes immuables de la vérité, et leur substituent les intérêts ou les caprices de leur égoïsme personnel.

Chez Néron, la politique était l'art de tyranniser le monde entier et de se faire adorer. En cela, il imitait ses prédécesseurs.

Et voici que nos Apôtres prêchaient hardiment au milieu des foules la politique chrétienne, qui apprend aux sujets à obéir aux chefs, mais aussi qui commande aux chefs à se considérer, non comme les dominateurs de leur peuple, plutôt comme leurs serviteurs, ainsi que le Maître l'avait dit, après en avoir donné l'exemple, le premier. Pierre et Paul enseignaient qu'il faut rendre à César ce qui lui est dû, mais que César lui-même doit obéir à Dieu, alors même qu'il commande au monde.

Ce langage était dur à entendre, plus dur encore à pratiquer, et les empereurs brutés par toutes les passions à la fois, fous d'orgueil, ne s'en accommodaient pas.

Puis, remarquons-le, la vérité chrétienne commençait à gagner de proche en proche, dans la ville et la campagne romaine; une société nouvelle se formait, mêlée à la vieille société païenne. Celle-ci tombait en pourriture, l'autre apparaissait pleine de vie. Déjà l'influence du christianisme avait forcé l'empereur à abolir plusieurs fêtes païennes, et les dieux tombaient en discrédit. Il y avait déjà en présence l'Église et l'État, la séparation des deux pouvoirs religieux et civil, Néron et Pierre.

Pour introduire dans le monde cette distinction de l'Église et de l'État, qui fait la grandeur des temps

nouveaux, en consacrant la liberté des âmes, il fallait des combats et du sang: le sang chrétien ne manqua pas; la source en est intarissable depuis le Calvaire jusqu'à nos jours.

C'est, dira-t-on, cette distinction des deux pouvoirs: Église et État, qui a fait le malheur des nations. Erreur: elle les a arrachées à la tyrannie d'un Néron, et des autres chefs, qui disaient comme Caligula: Je voudrais que le genre humain n'eût qu'une tête pour la couper d'un coup.

Avec Néron, empereur et pape, c'est l'esclavage des âmes: avec Léon XIII, Pape, et les rois, maîtres de leurs États, c'est la liberté religieuse pour tous.

La distinction de l'Église et de l'État, comprenons-le bien, n'empêche pas leur union, pas plus que la distinction dans l'homme, de l'âme et du corps. Ce qui fait le malheur de l'homme et sa mort, c'est la division de l'âme et du corps: de même, une nation chrétienne qui se sépare de l'Église se suicide, tandis qu'un peuple païen qui s'unit à l'Église, arrive à la vie chrétienne, base de toute vraie civilisation.

Constantin comprendra cette vérité, à la clarté de la Croix qui rayonnera au-dessus du mont Marins, mais Néron demeurerait plongé dans sa brutale sensualité et ses orgueils insensés, ainsi qu'une partie de son peuple. Comment cette brute couronnée, qui se jouait des hommes et des dieux, dont il voulait être le premier, aurait-il hésité à frapper de mort, Pierre, qui régnait aux Catacombes, et Paul, son noble compagnon, tous deux unis dans l'amour du Christ-Jésus, à la vie et à la mort?

C'est ainsi que le vice, la superstition et la politique ordonnèrent le supplice de saint Pierre.

X

PIERRE ET PAUL CONDAMNÉS ET MIS A MORT.

Les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ pleurant du haut de la colline des Oliviers sur Jérusalem s'accomplissaient. Cette ville s'était révoltée contre les Romains et leur avait infligé quelques humiliations. Ceux-ci irrités allaient commencer des représailles qui devaient aboutir à la ruine complète de la cité et de son temple.

La nouvelle de la révolte des Juifs et des échecs des Romains était parvenue à Néron, qui entra en fureur contre tout ce qui venait de Judée. Les Pères de l'Église nous apprennent, en outre, que la défaite de Simon le Magicien par saint Pierre et la conversion d'un familier de l'empereur par saint Paul, provoquèrent le martyre des deux Apôtres.

Ils furent tous deux jetés, par ordre de Néron, dans la fameuse prison Mamertine, aux vastes souterrains, où l'on trouvait un gouffre sans fond pour y précipiter les ennemis vaincus, les criminels et les prisonniers de tout rang: comme on l'a dit, cette prison était devenue le tombeau central de la liberté de l'univers.

Les Apôtres Pierre et Paul passèrent là neuf mois, priant, se préparant, non à monter au Capitole, qui dominait leur prison, mais au ciel.

Ils convertirent les deux geôliers Processus et Martinianus. A la voix de saint Pierre, une source jaillit du rocher et de sa main enchaînée il baptisa ces deux néophytes. La prison était devenue une église. Quarante-neuf surveillants ou détenus se convertirent bien-

lôt et furent aussi baptisés : la parole de Dieu triomphait en tous lieux.

Le 29 juin 66, Pierre et Paul, ces deux grands capitaines du Roi des rois, Jésus-Christ Notre-Seigneur, furent arrachés aux ténèbres de la prison Mamertine pour être conduits au supplice. Les travaux plus que l'âge avaient vieilli ces athlètes du Fils de Dieu; ils marchaient joyeusement à la mort, avides d'être avec le Christ.

« La solennité de l'exécution, dans la pensée de Néron, devait avoir pour résultat, dit l'abbé Darras, d'étouffer le christianisme par la terreur et de noyer la superstition nouvelle dans le sang de ses chefs. Les visées de la politique humaine ne vont pas plus loin. Bornées au présent, elles ne comprennent rien à ce qui est immortel. Néron se trompait; l'événement l'a démontré; ses conseillers étaient dans l'erreur, l'histoire le constate. Et pourtant des milliers de princes, sans tenir compte des leçons de l'expérience, ont renouvelé la tentative de Néron. A côté d'eux ils ont trouvé des conseillers toujours prêts à sanctionner les mesures de violence contre l'Église, et à en assumer ostensiblement la responsabilité. Singulier égarement des plus nobles intelligences, qui viennent se heurter l'une après l'autre contre l'immortelle faiblesse de l'Église! Un homme d'État sourit, quand un chrétien lui parle des promesses infailibles qui investissent le trône apostolique d'une inviolable majesté. Et pourtant quoi de plus faible que saint Pierre, à l'heure où entraîné avec Paul, son sublime frère, par les séides de Néron, il arrivait chargé de chaînes sur la voie d'Ostie? Pierre n'était qu'un Juif obscur, sa vie n'était protégée par aucune des lois romaines, si fécondes en distinctions, en réserves, en privilèges de tout genre. Pierre était un pécheur de Bethsaïda en Galilée. Son Maître avait été ignominieusement crucifié à Jérusalem, sur un signe du procureur romain Ponce-Pilate. Mais encore Pilate avait-il crucifié Jésus, la tête en haut; c'était un privilège dans le régime du gibet. Pierre n'aura pas même cette distinction. On le sort de la prison Mamertine pour le crucifier la tête en bas, dérision nouvelle dans l'égalité de la potence. Voilà ce que Rome a vu, l'an 66 de notre ère. Néron pouvait d'une fenêtre de sa maison d'or suivre du regard les deux condamnés qui marchaient au supplice. L'un n'était qu'un Galiléen, c'était le chef; on pouvait impunément se jouer de son trépas. L'autre avait le titre de citoyen romain, il avait droit, vis-à-vis du bourreau, à une faveur, celle de la décapitation par le glaive d'un soldat! Mais aujourd'hui, qui s'inquiète de Néron? A peine l'étranger peut-il, à force de recherches, retrouver parmi les ruines l'emplacement supposé du palais des Césars. Tout le monde au contraire lui désignera le point précis de la *Via ostiensis* où Pierre et Paul séparés par le bourreau, se dirent le dernier adieu sur cette terre. « La paix soit avec toi, chef de l'Église, pasteur de tous les agneaux du Christ! dit saint Paul. — Va en paix, prédicateur des biens célestes, guide des justes dans le chemin du salut! répondit saint Pierre. — Ces paroles, conservées à la mémoire des siècles par saint Denis l'Aréopagite, sont encore aujourd'hui gravées entre deux colonnettes, sur le fronton de la modeste église des *Adieux*.

« Tandis que Paul, enchaîné, s'acheminait vers le lieu de son supplice, où il eut la tête tranchée, Pierre gravissait la colline où il devait être crucifié. Sans doute alors il se rappelait le jour où son Maître, qu'il aimait ardemment, lui disait: « En vérité, en vérité, je te le dis, lorsque tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais; mais quand tu seras vieux, tu étendras les mains, et un autre te ceindra, et

te conduira où tu ne veux pas. Or, ajoute saint Jean, il dit cela, marquant par quelle mort il devait glorifier son Dieu. » (Jean XXI, 18, 19.)

« Conduit dans la direction du mont Janicule, il rencontra le long de la route Clément, le disciple bien-aimé et il lui dit : « Le temps viendra où tu seras chargé du gouvernement de l'Église. Ne t'effraie pas alors de ta faiblesse, ni de tes fautes passées, tu pécherais bien davantage en abandonnant le peuple de Dieu dans sa tribulation. Au contraire, tu sauveras ton âme, en travaillant à ouvrir le chemin du ciel aux autres. »

« Paroles dignes d'un frère, du premier Pape ! Il s'oublie lui-même au moment de sa mort, et de quelle mort ! pour ne songer qu'au bien de sa famille.

« Parvenu à la cime du Janicule, où s'est bâtie l'église de Saint-Pierre *in Montorio*, l'Apôtre fut flagellé, selon la coutume romaine. Comme son divin Maître, il devait mourir dans la pourpre royale de son sang, et prendre ainsi possession de Rome, comme le Christ Jésus au Calvaire avait pris possession de l'univers par l'effusion du sien.

« On dressa bientôt la croix où Pierre devait être attaché. L'humble Apôtre accepta comme une faveur d'être crucifié la tête en bas : il appartenait à Jésus, Roi, de mourir debout, en regardant du haut de son trône, la terre, son empire. Pierre regardait le ciel où il allait, où il avait voulu conduire son troupeau, où il attendrait sa grande famille. Apôtre jusque dans les bras de la croix, il encourageait ceux qui l'entouraient aux nobles combats. « Deux chrétiennes demeurèrent auprès de lui, comme jadis les saintes femmes au Calvaire. C'étaient Basilissa et Anastasie. A la vue des soldats, elles recueillaient pieusement le sang du Vicaire de Jésus-Christ. Arrêtées par les bourreaux, elles furent traînées au tribunal du préfet de Rome, et quel-

ques jours après l'une et l'autre avaient la tête tranchée. Le sang des Apôtres était une semence de martyrs. Le premier des Papes termina ainsi sa vie, après vingt-cinq ans, deux mois et sept jours de Pontificat à Rome. » (L'abbé Darras, — Martyre de saint Pierre.)

Le prêtre Marcel prit soin d'embaumer le corps de Pierre avec des aromates et de l'inhumer au Vatican.

La pieuse Lucina, femme illustre, rendait les mêmes devoirs aux restes vénérés de Paul, aidée sans doute de Plautilla, noble romaine, qui avait donné à l'Apôtre son voile pour se bander les yeux au moment du supplice, selon la coutume.

« Adieu, Plautilla, lui avait dit le martyr ; plante de la vie éternelle, marche toujours dans la voie des commandements du Christ et tu entreras en possession de l'héritage éternel. » (L'abbé Darras)

Ainsi moururent ces deux grands Capitaines de Jésus, Roi éternel. Ils furent enveloppés de la pourpre glorieuse de leur sang : au ciel, Dieu les accueillit dans son amour infini, et la terre garda fidèlement leur souvenir et leur tombe. Les successeurs de Pierre se perpétueront d'âge en âge, comme une dynastie à qui le Christ assure une existence égale aux siècles à venir : le nom de Paul ne sera point séparé de celui de Pierre. Unis dans la vie et dans la mort, ils le seront à jamais. La foi leur élèvera des basiliques d'une splendeur incomparable, et là reposeront les restes vénérés du bachelier de Génésareth et du faiseur de tentes de Tarse en Cilicie, tous deux prodiges de la grâce. Qui osera nier la divinité du Maître à la vue de ces deux disciples, pris par Jésus dans une humilité si profonde, au sein d'une faiblesse native si grande, et puis peu à peu élevés à des hauteurs où à peine notre regard peut atteindre ? Pierre ne savait que raccommo-der ses filets et guider sa barque : voici qu'il est appelé à l'honneur

de restaurer l'humanité dans le Christ, et au gouvernement du monde entier, tenant ici-bas la place du Fils de Dieu, à qui toutes les nations appartiennent en héritage. Paul, *lupus rapax* : loup ravissant devient agneau ; le disciple de Gamaliel devient disciple de Jésus-Christ ; inspiré par l'Esprit-Saint, il envoie au monde des lettres, où abondent les trésors de la sagesse divine et toutes les grandeurs, et toutes les audaces, et toutes les tendresses, et toute l'éloquence qui font la gloire de l'esprit humain. Pierre et Paul, tous deux consumés intérieurement de l'amour de leur adorable Maître, s'élancent à la conquête de l'univers et reviennent à Rome apporter aux pieds de Jésus, leur Roi, les dépouilles opimes des nations païennes vaincues ; elles marchent désormais attachées au char vainqueur du Roi des rois. Ce n'est pas au Capitole que Pierre et Paul les conduisent, mais au ciel. O Dieu ! que les triomphateurs romains sont petits et obscurs auprès de nos deux Hérauts du Christ Jésus ! Qui dans le peuple connaît les héros de Rome ? qui parmi nous ignore Pierre et Paul ? C'est que le Christ donne la gloire et l'immortalité à ceux qui combattent pour lui, meurent pour lui, tandis que le monde est impuissant contre le temps qui entraîne tout au gouffre de l'oubli. C'est à peine si quelques-uns de ces grands hommes demeurent célèbres, et leur nom, que prononcent parfois nos lèvres, n'ont jamais eu la vertu d'émouvoir un seul cœur, ni de faire couler une seule larme ; tandis que nous tressaillons d'amour au seul nom de Jésus, et nos yeux, en réalisant les paroles de nos Apôtres et le récit de leur vie et de leur mort, se voilent de larmes abondantes. Oui, le doigt de Dieu est là.

Saint Léon le Grand a pu dire : « O Rome. Pierre et Paul furent les deux héros par qui la lumière de l'Évangile vint tout-à-coup resplendir à ta vue, au jour où

de maîtresse d'erreur que tu étais, tu devins disciple de la vérité ! Ils sont tes pères augustes, tes pasteurs vénérables. A eux tu dois l'honneur d'une origine céleste, bien autrement glorieuse que celle que tu empruntes à ces deux autres hommes, dont l'un, celui qui t'a donné son nom, arrosa tes fondements du sang de son frère. Pierre et Paul l'ont seuls conféré cette haute dignité, qui t'a rendue la nation sainte, le peuple choisi, la cité sacerdotale et royale ; en sorte que devenue la vraie capitale du monde, par le siège du Bienheureux Pierre, la puissance divine que tu empruntes de la Religion s'étendit bien au delà des limites de la domination terrestre de tes Césars. Par suite de tes nombreuses victoires, ton empire humain s'est agrandi au loin sur la terre et les mers, et cependant moindre fut l'héritage acquis dans tes belliqueux labeurs, que celui qu'ont amené à tes pieds les pacifiques conquêtes du Christ. » (S. Leo sermo 72... Petri et Pauli.)

XI.

LES AUTRES APOËTRES.

Tandis que Pierre et Paul travaillent et meurent à Rome pour rendre témoignage à Jésus-Christ, les autres Apôtres portent ce nom sacré à tout l'univers, et subissent, chacun à son heure, le martyre pour l'amour de leur adorable Maître. Peut-il y avoir plus grand honneur, gloire plus brillante, source de joies plus délectables que le martyre ? Non seulement le martyre pour le salut de ses frères, mais aussi pour la cause sacrée de son Dieu ! Matthias évangélisait la Colchide ; Jude la Mésopotamie ; Siméon la Lybie ; Matthieu l'É-

thiopie ; saint Barthélemy l'Arménie ; saint Thomas les Parthes et les Indiens ; saint Philippe la Phrygie ; saint Jacques le majeur l'Espagne ; saint Jean Éphèse. Les amis de Jésus : Lazare, Marthe et Marie abordaient à l'île de Chypre pour venir bientôt évangéliser la Provence de leur parole et l'édifier de leurs vertus. Les quatre grandes Églises patriarcales de Jérusalem, d'Antioche, de Rome et d'Alexandrie sont fondées ; le monde religieux est divisé en zones où siègent des évêques envoyés par Pierre et placés par les Apôtres : dix ans à peine se sont écoulés depuis la mort et la résurrection du Sauveur, et déjà la Croix est plantée en tous lieux ; le dogme est prêché et la morale chrétienne pratiquée chez toutes les nations ; la discipline de l'Église jette de toutes parts les lumières qui feront peu à peu la vraie civilisation des peuples.

Cependant les Apôtres se rattachaient toujours par la pensée à Jérusalem, frémissant au souvenir des paroles prophétiques du Maître contre la ville déicide et son temple, lorsque tout-à-coup l'heure sonna, où la justice divine éclata terrible sur elle et ses habitants. Elle détruisit tout et fit de cette cité coupable un monceau de ruines. Les Juifs convertis, sur l'ordre du Seigneur, s'en étaient allés à travers le monde pour y porter l'Évangile, et ceux qui échappèrent à la mort, les Livres Sacrés de l'Ancien-Testament.

Voici comment Joseph raconte la ruine du Temple. Il parle de Jean de Giscala et de Simon Gioras, qui soutinrent avec un courage indomptable le siège de la ville par Titus. « Sortant, dit l'historien, avec toutes leurs troupes, par la porte orientale, ils se précipitent sur les sentinelles, qui soutiennent courageusement le choc, se couvrent de leurs boucliers et résistent de pied ferme malgré leur infériorité numérique. Titus, posté sur le point le plus élevé des ruines de l'Antonia (forteresse

commandant le Temple), voit la lutte s'engager. Il comprend que sans un prompt secours ses soldats sont perdus. A la tête d'une cohorte de cavaliers il fond dans la plaine, prend les Juifs en flanc, les force à rentrer dans l'enceinte de leurs murailles ; il était onze heures du matin. Le prince retourna à son campement, après avoir prévenu les légions de se tenir prêtes pour l'assaut du lendemain. Mais la sentence divine avait condamné le Temple de Jérusalem aux flammes. Ce jour était précisément le même qui avait vu l'incendie du Temple par les troupes de Nabuchodonosor (4 août). Cette fois le désastre fut provoqué par les Juifs. Aussitôt après le départ de Titus, Jean de Giscala et Gioras ramènent leur troupe au combat. Ils sont de nouveau repoussés et les Romains les poursuivent à travers les portiques jusque sous le mur de l'édifice sacré. Alors un légionnaire, sans prendre aucun ordre et sans reculer devant l'attentat qu'il allait commettre, obéissant à une inspiration divine, se hisse sur les épaules d'un de ses camarades jusqu'à une des fenêtres d'or ouvertes sur le pourtour septentrional du Temple. De là il jette une torche allumée dans l'intérieur des appartements latéraux. Quelques instants après la flamme s'élançait vers le toit de cèdre. Les Juifs poussent des cris de désespoir. Ils reviennent en furie pour sauver le Temple. On court prévenir Titus. Le prince au retour de l'expédition du matin s'était jeté sur son lit de camp ; il dormait. S'élançant d'un bond sur son cheval, et accourir suivi de ses officiers et de l'armée tout entière, fut pour lui l'affaire d'un moment. Cherchant à dominer de la voix et du geste les clameurs confuses de la multitude, il fait signe d'éteindre le feu, ses ordres se perdent au milieu du bruit. Il arrive assez à temps pour entrer avec son escorte dans l'intérieur du Temple et jusque dans le Saint des Saints. L'incendie dévorait toutes les cons-

tructions latérales et n'avait pas atteint le centre de l'édifice. Il sort bientôt, et conservant l'espoir d'éteindre le feu, il ordonne au centurion Liberalis d'organiser immédiatement le sauvetage, de requérir pour cela les légionnaires, les menaçant du supplice de la flagellation s'ils refusent leur concours. Mais la rage des soldats romains, le désir de la vengeance, la soif du pillage, l'emportent sur les ordres, les menaces, les prières même de Titus. Car il en vint à les supplier de lui obéir. Pendant qu'il parlait, ces forcenés amoncelaient à la porte principale du soufre, du bitume, toutes les matières inflammables qu'ils avaient sous la main. Bientôt l'incendie promenant sa flamme victorieuse le long des lambris de citronnier et de cèdre, atteint les riches draperies, les guirlandes sculptées. Un immense brasier où l'or et l'argent coulaient en ruisseaux liquides, voilà tout ce qui restait du Temple, l'une des merveilles du monde. Onze cent-trente ans, sept mois et quinze jours s'étaient écoulés depuis que Salomon en avait jeté les fondements; six cent-trente-neuf ans et quarante-cinq jours depuis sa restauration par Zorobabel. » (Joseph. de Bell. Jud. lib. VII, cap. x.)

Achevons ce récit, en empruntant à l'historien Josèphe ses données vraiment saisissantes.

« Les massacres commis en ce jour par la soldatesque en délire sembleraient incroyables. Les cris des soldats et des mourants formèrent une clameur qu'on entendit jusqu'aux bords du Jourdain. Prêtres, vieillards, femmes, enfants, rien ne fut épargné. Six mille personnes, entassées sous les portiques de Salomon, respiraient encore. Les vainqueurs étaient las de tuer; ils mirent le feu à la galerie et les brûlèrent vivantes. Les soldats recueillirent l'or à pleines mains; Titus se réserva pour décorer son triomphe à Rome le voile du Saint des Saints, la Table des pains de Proposition, le livre

de la Loi, le chandelier à sept branches et la lame d'or qui brillait sur le front du grand-prêtre. Quand ce qui avait été le Temple ne fut plus que poussière, les vainqueurs offrirent aux divinités tutélaires de Rome un sacrifice solennel sur ses ruines fumantes : « Jéhovah, dit Josèphe, n'était plus avec les Juifs. Deux mois auparavant, le soir de la Pentecôte, les prêtres étant entrés, selon l'usage, pour brûler l'encens sur l'autel des Parfums, avaient senti le sol trembler sous leurs pas. Une voix s'élança du Sanctuaire et ils entendirent distinctement ces paroles : Sortons d'ici ! sortons d'ici ! La majesté du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob abandonnait le Temple profané. » (Joseph. de Bell. Jud. lib. VII, cap. xn.)

Ici finit l'histoire d'Israël, ainsi que le culte hébraïque.

« Jean de Giscala et Simon Gioras s'étaient retranchés dans l'enceinte de Sion. Là ils voulaient résister encore. Titus leur accorda une entrevue sur le pont salomonien qui joignait le mont Moriah à la cité de David. Vaincus, ils voulurent dicter encore des conditions au vainqueur. Un cri d'indignation éclata dans toute l'armée romaine, et la ville fut livrée au pillage. Le 31 Août le bélier faisait tomber quelques pierres des remparts de Sion, dont Titus disait : « Jamais force humaine n'aurait triomphé de tels obstacles. C'est Dieu qui a combattu pour nous et chassé les Juifs pour nous. » (Ibid. lib. VII, cap. xvi.)

Les Romains entrèrent dans la ville sans rencontrer d'obstacles. La panique avait saisi tous les soldats et tous les habitants. Dans les demeures, on ne rencontrait que morts et mourants. Tout le reste fut passé au fil de l'épée. Au commencement de la nuit le feu fut mis aux quatre coins de la ville de David, et la flamme alla éclairer dans la plaine le camp des vainqueurs. Le lendemain, Fronto, affranchi de Titus, fut chargé de réu-

nir sur la plate-forme où avait été le Temple tous les captifs. Ceux qui avaient combattu les Romains furent passés au fil de l'épée, les autres devinrent prisonniers et furent emmenés à Alexandrie; on réserva pour le triomphe de Titus les plus jeunes et les plus robustes.

Josèphe estime à quatre-vingt-dix mille le nombre des prisonniers; et celui des morts pendant le siège à onze cent mille. Jean de Giscala et Simon Gioras tombèrent eux-mêmes aux mains des vainqueurs, qui les gardèrent pour les attacher au char triomphal de Titus.

Ce prince s'était retiré à Césarée avec Agrippa II et sa sœur Bérénice, pour s'y reposer des fatigues du siège. Un an plus tard (1^{er} Juillet 71) le vainqueur de Jérusalem faisait son entrée à Rome. Vespasien vint recevoir son fils, dont il devait partager le triomphe comme vainqueur de la Judée, triomphe incomparable, où brillèrent toutes les richesses de l'Orient; où l'or, l'argent, les pierreries enlevés au Temple éblouissaient les yeux; où les captifs étonnaient par leur beauté, tandis qu'ils portaient, vêtus d'une tunique blanche et la tête couronnée de lauriers tels que des victimes, un brancard sur lequel reposait la Table des pains de Proposition, en or massif, les deux trompettes sacerdotales, le candélabre à sept branches, le livre de la Loi. Jean de Giscala et Simon Gioras étaient là, attendant la mort, au bout de la marche triomphale de leurs vainqueurs.

Les fils de la louve étaient restés cruels, et ces deux hommes qui, quoique révoltés contre leurs dominateurs, avaient paru en héros pendant le siège de Jérusalem, furent saisis et égorgés.

L'empereur et son fils refusèrent de prendre le surnom triomphal de Judaique, tant ce vocable était détesté. Ils se contentèrent de faire frapper sur le revers de leurs médailles une femme éplorée, en long manteau de deuil, assise sous un palmier dans la solitude, et la

tête appuyée sur sa main avec cet exergue : *Judæa capta*; La Judée vaincue. Les prophéties, depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ s'étaient réalisées pour Israël. Une seule attend encore son accomplissement, c'est celle d'Osée : « Les fils de Juda, dit-il, demeureront bien des jours sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans éphod et sans théraphim. Mais ensuite ils reviendront; ils chercheront le Seigneur leur Dieu et David leur roi; ils honoreront le Seigneur au dernier jour, et reconnaîtront les dons de sa miséricorde. » (Osée III, 4, 5.)

Quand viendra ce jour fortuné, prédit aussi par saint Paul, « où la plénitude des Gentils étant entrée au bercail, Israël lui-même sera sauvé » ? (Rom. XI, 25, 26.) Dieu seul le sait.

CONCLUSION.

Nous venons, en résumé, de développer ces paroles du symbole des Apôtres : « Je crois au Saint-Esprit, la sainte Église catholique ».

L'Esprit d'amour annoncé par Notre-Seigneur Jésus-Christ, promis formellement par Lui, est venu solennellement au jour de la Pentecôte des Juifs, sur les Apôtres assemblés au Cénacle, et par Lui l'Église s'est établie, et avec elle le règne de Jésus-Christ a été fondé sur la terre, à jamais, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde, et la *Résurrection de la chair*, c'est-à-dire de toutes les générations qui ont vécu sur la terre.

Cela nous fait comprendre les paroles que l'Église place souvent sur nos lèvres : « *Emitte Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ* : Envoyez votre Esprit, Seigneur, et tout sera créé, et vous renouvelerez la face de la terre ». Comme le soleil du printemps,

quand l'hiver est passé, vient et transforme la terre, faisant germer les semences confiées à son sein, revêtant de verdure les champs, les collines et les monts, en attendant qu'il y fasse mûrir les fruits; inondant la création visible, de sa lumière et de sa chaleur, fécondant toutes choses de sa vertu mystérieuse, ainsi l'Esprit-Saint est venu à son tour. Il a fait germer dans le monde des âmes la parole de Jésus-Christ, semence divine; elle y a porté des fleurs embaumées, des fruits suaves de vertu, dans le peuple des champs, dans les rangs élevés de la société, et jusqu'aux régions où sont assis les rois et les juges de la terre. La terre a été transformée, avec une rapidité surhumaine; elle a été transfigurée comme l'humanité du Christ au Thabor; elle a été créée de nouveau, comme dit l'Église, et le monde chrétien est apparu.

Qui a opéré ce changement? Les Apôtres, c'est-à-dire les bateliers du lac de Génésareth? Paul le faiseur de tentes? Matthieu le publicain et les autres? Le prétendre, serait méconnaître la vérité. Qui ne sait la faiblesse humaine, d'une part, quand il s'agit de prêcher une doctrine philosophique ou théologique, et, de l'autre, l'opposition des esprits à tout ce qui s'impose à eux, surtout s'il s'agit de vérités s'attaquant à des erreurs invétérées, à un culte religieux, établi dès longtemps, et demandant le sacrifice des passions d'orgueil, de luxure et d'avarice? Non, les Apôtres, d'eux-mêmes, n'étaient point capables d'une œuvre semblable, et jamais ils ne l'eussent commencée, continuée et menée à bonne fin, si l'Esprit de Dieu n'avait point été avec eux. Saint Paul a dit la parole, qui explique tout: « C'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant à chacun selon qu'il lui plaît: *Hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus, dividens singulis prout vult.* » (1 Cor. XII, 11.)

Notre-Seigneur Jésus-Christ, ainsi que nous l'avons montré, avait annoncé la venue du Saint-Esprit, le but de sa mission et la nécessité, pour les Apôtres, de le recevoir.

Rappelons-nous les paroles citées de saint Augustin et de saint Jean-Chrysostome, et nous comprendrons l'action toute-puissante du Saint-Esprit dans l'établissement de l'Église, qui n'est pas autre que le Règne ou le Royaume de Jésus-Christ.

La science nous dit que la lumière est un corps, un fluide répandu dans toute la nature, à l'état latent, qui a besoin d'être mis en vibration. Le soleil opère cette action, dans l'atmosphère, et c'est ainsi qu'il nous éclaire.

Nous le savons: *Omnis comparatio claudicat*: Toute comparaison cloche; mais les comparaisons servent à faire comprendre la pensée. Nous dirons donc avec saint Augustin, que le Verbe divin est partout dans la création visible, dans les Saintes Écritures, celles de l'Ancien et du Nouveau-Testament; seulement pour le voir et le mettre en lumière, il faut l'action de l'Esprit-Saint, illuminateur des esprits. Si l'on nous permet cette expression, c'est Lui qui *débrouilla* le chaos « étant porté, dit la Genèse, sur les eaux: *Spiritus Dei ferebatur super aquas.* » (Gen. 1, 2.)

Grâce au divin Esprit, les Apôtres ont vu, compris et goûté le mystère du Verbe-Incarné; grâce à l'Esprit, ils l'ont prêché aux oreilles, tandis qu'il parlait aux âmes et les convertissait au Sauveur; grâce à l'Esprit, le monde a été évangélisé, et le Christianisme éclairé tous ceux qui, pour ne pas le voir, n'ont pas fermé les yeux à sa lumière; car l'homme, créé libre, peut aussi se soustraire à l'éclat de la Vérité, comme à celui du soleil.

Voltaire se moquait agréablement du récit de la création, tracé par Moïse dans la Genèse, parce que l'Au-

teur sacré avait dit que la lumière fut faite, le premier jour, et le soleil, le quatrième. Et voici que la science, en progressant, a découvert que la lumière est indépendante du soleil, comme nous venons de le dire : tout l'esprit de Voltaire ne lui avait pas appris cette vérité scientifique.

Que d'esprits, de nos jours, s'amuse aussi du Symbole des Apôtres où il est dit : « Je crois au Saint-Esprit, la sainte Église ; » et que d'autres volontiers diraient, comme les Éphésiens : « Nous ne savons même pas, s'il y a un Esprit-Saint : *Sed neque si Spiritus Sanctus est, nescimus!* » (Act. xix, 2.) Cependant l'Esprit-Saint existe ; il est avec l'Église Catholique, apostolique et romaine, sans nulle solution de continuité, depuis son établissement il la rend infaillible et immortelle ; il la guide dans son pèlerinage sur la terre ; il lui assure la victoire sur ses grands et petits ennemis, ainsi que nous allons le montrer.

LIVRE QUATRIÈME

COMBATS ET VICTOIRES

DE L'ÉGLISE